SOMMAIRE

NOTRE TACHE	Cahiers du C. C.
LE MATÉRIALISME HISTORIQUE	A. PANNEKOEK
ANTON PANNEKOEK	P. MATTIK

Abonnement par mandat-lettre

1 an (4 numéros) **10 francs**

Notre Adresse :

Robert CAMOIN

B. P. N° 15

13 - MARSEILLE 12e

Le Numéro 2 frs.

OCTOBRE 1968

N° 1

RUSSIE 1905 RUSSIE 1917 ALLEMAGNE 1918 ITALIE 1921
RUSSIE 1905 RUSSIE 1917 ALLEMAGNE 1918 ITALIE 1921
RUSSIE 1905 RUSSIE 1917 ALLEMAGNE 1918 ITALIE 1921
RUSSIE 1905 RUSSIE 1917 ALLEMAGNE 1918 ITALIE 1921
RUSSIE 1905 RUSSIE 1917 ALLEMAGNE 1918 ITALIE 1921

ESPAGNE 1937 ESPAGNE 1937
ESPAGNE 1937 ESPAGNE 1937
ESPAGNE 1937 ESPAGNE 1937

CAHIERS DU COMMUNISME DE CONSEILS

NOTRE TACHE.

A travers la critique du mouvement ouvrier,tel qu'il est apparu concrétement au cours de son évolution historique,nous nous fixons comme tâche principielle de faire ressortir des luttes ouvriéres qui se sont produites,ou qui continuent d'être contre l'exploitation capitaliste d'aujourd'hui,le caractére d'autonomie des formes d'action et d'organisation. Nous désirons,dans la mesure de nos possibilités même,et par cette revue faire connaître d'anciennes expériences de lutte pour en dégager le côté authentiquement émancipateur.Poursuivant le travail de diffusion des idées d'autonomie du prolétariat,que d'autres camarades ont entrepris antérieurement, nous publierons parallèlement les textes les plus significatifs des théoriciens du courant des Communistes de Conseils.

En regard de tous les conflits de classes actuels,grands ou petits,nous nous sommes convaincus que le mouvement ouvrier officiel lutte dans la perspective exclusive de se substituer au capitalisme sans rien changer à l'essentiel de la société de classes.Si nous abordons ainsi le probléme de l'activité prolétarienne,c'est que l'auto-mouvement des travailleurs reste,à nos yeux,la seule possibilité qui s'offre aux masses de gérer entiérement la société,et d'être rendues maîtres de leur propre vie.

Il est donc dans l'ordre des choses que cette autonomie soit devenue une innommabble hérésie pour toutes les centrales politiques et syndicales,forces bureaucratiques qui s'acharnent à paralyser l'action des travailleurs pour la dissoudre dans la tactique parlementaire.Mais ce n'est pas qu'au cours de son travail que l'ouvrier éprouve l'exploitation capitaliste; dans toute son activité sociale il est dominé et dirigé par de puissants appareils dont les partis,conjoints aux syndicats,forment la pointe avancée à l'intérieur du mouvement ouvrier.

Arrivée à un stade des moyens de production extraordinairement avancé,le capitalisme découvrait dans les syndicats le complément propre à maintenir,sans trop de heurts son fonctionnement.Dans les pays fortement industrialisés,où le cap de l'accumulation primitive a été doublé depuis quelques décennies,le syndicalisme apparaît,de façon toujours plus transparante,comme une force participant pleinement,ou tentant d'y parvenir,au mode de production et de reproduction capitalistes,et ses structures calquées entiérement sur le modéle du centralisme présentent toutes les caractéristiques naturelles à l'Etat.

L'importance de la participation syndicale dans les rouages étatiques ne peut être conjurée par aucun moyen qui tendrait à restituer au syndicalisme son vieil esprit et sa mission originelle.En tant qu'il représente le mode de production aliénée,le syndicalisme ne peut résister efficacement au processus d'intégration,qu'elle que soit,d'ailleurs,l'idéologie

professée par les militants qui y œuvrent.
Il faut rechercher les causes profondes de cette concentration ailleurs que dans les vieux poncifs de"trahison" et de "dégénerescence".Le comportement social des individus et des groupes n'est pleinement saisissable qu'en établissant,au - travers du brouillard idéologique,ses relations effectives avec le mouvement des masses.
Lorsque les travailleurs essaient d'agir directement,ils doivent trouver leurs propres forces créatrices au plus profond d'eux-mêmes.Là,s'abolissent les fonctions privilégiées d'ordinaire assignées aux spécialistes"ouvriers"et autres"intellectuels".L'intervention consciente des travailleurs dans la lutte capitaliste peut permettre d'agir en direction de l'abolition du travail salarié,source de toutes les misères matérielles et intellectuelles.Voilà pourquoi nous exprimons l'idée que seule la détermination de lutte des travailleurs marquera la fin de la servitude capitaliste et de la barbarie étatique.

Cahiers du C.C.

"Le socialisme est le premier mouvement populaire dans l'histoire du monde qui se donne pour but,et qui a mission de par l'histoire,d'introduire dans l'action sociale des hommes un sens conscient,un plan,et,outre celà,la volonté libre.
C'est pourquoi F.Engels appelle le triomphe définitif du prolétariat socialiste un saut du règne de l'animalité dans le règne de la liberté.
Mais ce"saut"même est lié à la loi d'airain de l'histoire,à mille étapes d'une préalable évolution, pleine de tracas et par trop longue.Mais il ne peut jamais être accompli,si,de toute la substance accumulée des conditions matérielles,ne jaillit pas l'étincelle incendiaire de la volonté consciente de la grande masse du peuple."

R.Luxembourg,
"La crise de la démocratie socialiste"

LE MATÉRIALISME HISTORIQUE

La place qu'occupe l'esprit humain dans le matérialisme historique, est le point le plus discuté et le moins compris de cette doctrine. Ceci est causé principalement par le mode d'expression ou formulation. La formulation, combinaison solide d'idées, en tant qu'abstraction précise, ne peut jamais rendre la riche complexité de la réalité, de même, la formulation ne peut exprimer l'enchevêtrement des relations dans le monde réel. Celui qui ne regarde que la formulation tombe dans une subtile analyse d'idées et s'éloigne de plus en plus de la réalité vivante sans même le remarquer. Celui qui veut connaître le matérialisme historique doit toujours regarder la formulation comme une règle raccourcie pour comprendre les relations telles qu'elles sont en réalité.

Le matérialisme historique est tout d'abord une explication, une conception de l'histoire, et surtout, des grands événements, des grands mouvements des peuples, des grands renversements sociaux. Chaque événement historique est composé d'actions d'hommes, d'hommes qui transforment ou luttent pour transformer le monde. Quelles sont les forces qui les poussent ? Explication de l'histoire, cela signifie donc explication des motifs, des causes qui ont obligé les hommes à agir.

Souvent la cause fut la misère immédiate, la poigne de fer de la faim, l'instinct de conservation propre à tous les êtres vivants. Combien de fois trouvons-nous dans l'Histoire, que les masses ont été poussées à la révolte par la faim et ont ainsi impulsé des révolutions ? Mais, en outre, nous trouvons encore d'autres motifs qui poussent les classes à l'action et déterminent leurs actes ; plus généraux, abstraits, tels sont ceux qu'on appelle les motifs idéalistes, qui souvent sont ennemis du simple principe de conservation, de nos intérêts propres, et même permettent des sacrifices enthousiastes. Dans les classes en présence vivent des idées et des sentiments plus profonds, des concepts généraux sur ce qui est bon et nécessaire pour le monde, des idées et des idéaux qui se résument en devises, et pour leur conscience propre, celles-ci déterminent leurs actes. Certes ces motifs sont exprimés par toutes sortes de nom : amours de la liberté, de la patrie (patriotisme), conservatisme, mécontentement, servitude, tendance révolutionnaire, et bien d'autres. Mais il est clair que ces noms par eux-mêmes ne donnent aucune explication. Le matérialisme de l'explication marxiste de l'histoire ne signifie pas la négation de ces motifs spi-

rituels, mais la réduction de ces motifs à des causes matérielles, aux relations réelles de la société humaine. Nous nommons ces relations réelles, matérielles en ce sens, que nous pouvons les constater objectivement au contraire des idées subjectives ; non dans le sens de matériel opposé à spirituel.

On a souvent affirmé que la réalité dans la société humaine est cependant principalement de nature spirituelle, car l'homme est tout d'abord un être pensant et capable de volonté ; partout dans la société et dans la politique les relations humaines existent seulement parce que les hommes en ont plus ou moins conscience, par leur conscience, leurs sentiments, leur savoir et leur volonté.

Cette réfutation ne touche pas le matérialisme historique. Nous attirons l'attention sur ce que, partout dans la société, où des hommes prennent contact, des relations réelles, effectives sont la base de ceci, et que ces relations que les hommes en aient conscience ou non, qu'ils approuvent ou qu'ils haïssent, qu'ils les reconnaissent ou non, restent malgré tout, autant réelles.

Derrière chaque bataille, derrière chaque trêve, entre travailleurs et patrons, on trouve effectivement l'état de vente de force de travail des ouvriers aux capitalistes, derrière la lutte pour la liberté du commerce ou le protectionnisme on trouve un rapport réel entre acheteurs et vendeurs, derrière les devises des partis de démocratie ou de réforme se trouve la relation réelle entre gouvernement et sujets, de classe entre classe ; chaque loi est, outre un morceau de papier, la décision formulée des gouvernants avant la puissance de faire exécuter leur décision. Tout ceci — qu'on le nomme matériel ou spirituel — est objectivement observable, donc dans le sens de Marx : réalité *matérielle*.

Les relations existantes entre les hommes ne sont pas arbitraires. Elles sont déterminées et les hommes ne peuvent même pas librement choisir le rôle qu'ils veulent remplir dans ce tout. Elles sont données par le système économique dans lequel les hommes vivent. La société, la commune, dont chaque homme est une partie et en dehors de laquelle il ne peut vivre est un organisme de production, elle sert à la production pour les hommes, de tous les moyens de vivre, de quelque nature qu'ils soient. Tout d'abord, les hommes doivent vivre, donc l'organisme économique régit tout au-dessus de toute puissance, en assurant cette vie, les relations dans lesquelles il

place les hommes les uns par rapport aux autres sont d'une réalité aussi impérative que l'existence corporelle de l'homme même, elles remplissent sa vie et déterminent ses pensées par une violence insurmontable. L'opinion selon laquelle on peut vivre en dehors de tout ceci, indépendamment, vaut autant que l'opinion qu'une partie tranchée du corps peut vivre indépendamment de celui-ci. L'expression de Marx que les idées et institutions humaines sont déterminées par la manière selon laquelle les hommes acquièrent leurs moyens de vivre, ne signifie donc pas, que chaque homme ne pense toujours qu'à son boire et son manger, mais que le procès de production met les hommes les uns avec les autres dans certaines relations qui remplissent leur vie, remplissent donc aussi leurs pensées, leurs volontés et leurs sentiments. En outre, pensons que, pas plus actuellement que pendant toute l'histoire passée, les moyens d'existence ne sont assurés, de sorte que les soucis et la crainte de manquer écrasent le cerveau comme un cauchemar et empêchent un large développement de l'esprit, un vaste envol des pensées. Un système économique, qui chassera ces soucis et donnera à l'humanité la maîtrise totale de ses conditions de vie, déterminera encore toujours par son caractère, la vie et les pensées, mais combien plus libres, plus vastes et plus dégagées seront ces pensées.

Mais pourquoi les relations économiques sont-elles telles quelles sont ?

Le mode de production qui détermine l'état de chaque homme est lui-même un produit humain, il est construit par le travail et l'évolution séculaire de l'humanité. De même aussi, actuellement chacun collabore à construire la suite de ce développement. les forces importantes qui ont constitué le mode de production, on trouve la technique et le droit. « Le droit détermine l'Economie », ainsi, Stamler formula-t-il sa critique du Marxisme. Ceci n'est pas seulement causé par le désir d'un juriste de donner une place supérieure à l'objet de son étude, comme base fondamentale de la société. Là encore, nous trouvons le vieux contraste entre *spirituel* et *matériel*. La technique comprend un élément matériel : le mouvement visible d'un bras, d'un outil, d'une machine. Mais il ne suffit pas d'une pratique de travail concrète pour faire un mode de production, ceci n'est obtenu que par la réglementation des formes de droits sous lesquelles on travaille. Ce n'est pas l'outil ou la machine, mais le libre contrat de travail, le libre échange, la libre concurrence, la liberté professionnelle qui ont fait le capitalisme. Donc l'élément matériel, le procédé technique est régi et conduit par des relations spirituelles, par des règles juridiques ; l'élément spirituel, la manière selon laquel-

le les hommes règlent, par leur volonté et leur intelligence, leurs relations réciproques est élémentaire. A ceci, nous pouvons déjà faire remarquer que le contraste entre technique et droit n'est pas conforme à celui entre matériel et spirituel, le droit n'est pas seulement une règle, mais une forme impérative, il n'est pas seulement la formule d'un paragraphe de loi, mais aussi le sabre du gendarme et le mur du cachot. En ce qui concerne l'élément spirituel dans la technique, nous verrons plus loin.

Du reste la thèse de Stamler est juste. Le mode de production capitaliste n'est pas simplement caractérisé par une production machiniste et industrielle, mais par une production régie par la domination de la propriété privée. Le mode de production est technique, réglé par des relations juridiques et de possession. Mais la thèse de Stamler n'est pas toute la vérité. Les deux facteurs : la technique et le droit ne sont pas équivalents. La technique a une base donnée, ne peut être modifiée simplement par la volonté humaine, contrairement au droit et à la loi, que la volonté humaine peut directement influencer. Mais non arbitrairement, les hommes règlent leurs relations, fixent donc leur droit, comme le rendant nécessaire, dans des conditions techniques données l'existence et le développement de la production. La technique du petit travail à la main a rendu possible et nécessité un mode de production petit-bourgeois et obligé les hommes à transformer la possession privée des instruments de production, assurant ceci par une institution juridique générale. Les grandes machines ont nécessité les grandes entreprises et poussé les hommes à annuler toutes les barrières à la liberté professionnelle et contractuelle, qui empêchaient le libre développement de la production. Ainsi d'une technique donnée et des formes juridiques y adaptées naquit le capitalisme.

La technique est donc la base la plus profonde, pour cela c'est la plus importante force de production, alors que le droit n'appartient qu'à la construction bâtie sur elle, dépendante d'elle. C'est justement pour cela que le droit détermine l'économie : les hommes essaient de régler le droit et la loi d'après les necessités de la structure économique de la société. Cette adaptation du droit aux besoins de la technique pour la réalisation d'un système économique n'a donc pas lieu subitement et par elle-même, mais est absolument un procès de la lutte entre les classes. C'est le sens et le but de toutes les batailles politiques et de toutes les grandes révolutions, de même le socialisme n'est rien d'autre qu'une telle transformation du droit et de la forme de la propriété qui se conforme avec un développement plus avancé de la technique

de la grande industrie.

Les bases de la société, les forces de production sont donc actuellement surtout formées par la technique, dans les sociétés primitives les conditions naturelles jouent un rôle important. Elles se perfectionnent toujours parce que la pratique du travail par elle-même dirige l'esprit humain vers des moyens qui pourront améliorer ce travail ou satisfaire de nouveaux besoins. La technique n'est pas seulement composée des machines, des fabriques, des mines de houilles matérielles, mais aussi de la possibilité de les faire et de la science sur laquelle elles sont basées. La science de la nature, notre connaissance des forces naturelles, notre capacité de travailler et de compter sur elles peuvent être aussi regardées comme des forces de production. Dans la technique on ne trouve donc pas seulement un élément matériel, mais aussi un fortement spirituel. Dans le matérialisme historique, cela est évident car contrairement aux abstractions fantaisistes des philosophes bourgeois, il place l'homme vivant avec tous ses besoins corporels au centre de l'évolution. Chez les hommes, les éléments spirituel et matériel sont tellement intimement liés qu'on ne peut les séparer. Si nous parlons des besoins de l'homme, nous ne parlons pas seulement de ses besoins stomacaux, mais ausi de ceux de sa tête et de son cœur, et tous sont en même temps spirituels et matériels. Dans le travail humain, même dans le plus simple, les éléments spirituel et matériel d'une manière égale sont toujours réunis et c'est une abstraction artificielle de vouloir les séparer. Mais cette abstraction a cependant un sens historique : le développement social avec sa division du travail et sa division en classes a fait d'une partie des éléments spirituels du procès du travail, une fonction distincte pour certaines personnes et classes, et a ainsi causé une diminution de l'être humain des deux côtés. Ainsi, ces spécialistes, les intellectuels, s'habituèrent à regarder de par leur travail, tout le spirituel par contraste avec un matériel inférieur et ne virent pas leur unité organique et sociale. Il est compréhensible que l'image qu'ils se font du matérialisme historique, en partant de ce point de vue erroné doit être absolument fausse.

L'histoire se base sur les actions des hommes, son explication se base sur ce que nous savons en général de l'activité humaine. L'homme en tant qu'organisme avec certains besoins, certaines exigences de son existence, se trouve au sein du milieu ambiant naturel, dans lequel il puise le contentement de ses besoins ; ses besoins et le milieu agissent sur lui, ils sont les causes des actes par lesquels il assure son existence. Il a ceci de commun avec tous les êtres vivants, mais il

arrive à un degré d'autant plus haut sur l'échelle de l'évolution du monde organique, que se glissent entre l'effet et le contentement un élément spirituel, une impulsion et une volonté. Dans l'évolution humaine, une conscience toujours plus dominante arrive à ceci : de temps en temps, la misère enflamme fortement les instincts originaux comme une volonté spontanée ; plus souvent le processus s'effectue par l'intermédiaire de l'esprit humain et travaille par la pensée, l'idée, la volonté consciente. Le besoin, que l'on sent sans intermédiaires et le milieu observé agissent sur l'esprit humain et évoquent dans celui-ci des pensées, des buts ; ces derniers mettent le corps en action et causent les actes.

Pour la conscience des hommes en action eux-mêmes, la pensée, l'idée sont la cause de leurs actes, le plus souvent ils ne se demandent pas d'où vient la pensée. Ainsi la description idéologique de l'histoire explique les événements historiques par les idées humaines. Ceci n'est pas absolument faux, mais toujours incomplet, cette explication s'arrête à moitié chemin.

Le matérialisme historique retourne aux causes d'où proviennent ces idées : les besoins sociaux qui sont déterminés par les formes de la société, formes les plus compliquées de la volonté de vivre humaine. Les œuvres historiques des auteurs marxistes ont ainsi jeté une brillante lumière sur les grands événements de l'histoire. Et cependant elles ont souvent fait naître une conception fausse du matérialisme historique, alors qu'elles ont avec force accentué les causes matérielles, économiques des révolutions, l'intellectuel par opposition, croit qu'il doit, au contraire, rester sur son opinion : il est certes incontestable que les idées ont eu une très grande influence. Il ne voit pas que l'explication du matérialisme historique éclaircissant rapidement, a sauté par dessus ces idées, pour relier solidement la cause fondamentale et le résultat final et n'a rien fait d'autre que d'expliquer les idées impulsives par leurs causes sociales. Si, par exemple, la conception antique expliquait la révolution française par l'amour de la liberté chez la bourgeoisie progressive, qui s'était débarassée de l'absolutisme et de la noblesse, et si le matérialisme historique explique que la cause de cette révolution c'est le besoin d'un état bourgeois pour le capitalisme en progrès, il faut alors lire cette dernière phrase ainsi, d'une manière plus détaillée. Le capitalisme en bourgeons a éveillé dans les masses bourgeoises la conscience de la nécessité d'une liberté politique et économique, a enflammé un puissant enthousiasme pour ces idéaux et les a ainsi poussés à une action révolutionnaire. La pensée, l'idée est l'intermédiaire entre l'effet des fac-

teurs sociaux sur l'homme et son action historique. Ce qui a vécu et s'est accru ainsi dans l'esprit, s'est précipité, cristallisé dans l'acte transformant la société, et se conserve dans celui-ci, impérissable. Mais il se conserve de même autrement : les pensées, sentiments, passions, idéaux, qui ont poussé à l'action les générations précédentes, se sont aussi exprimés dans tous les produits de leur esprit, dans leurs littératures, leur science, leur croyance, leur art, leur philosophie, leurs théories et idéologies, et par ceux-ci nous pouvons directement en prendre connaissance. Ils forment un objet distinct d'études dans toutes les sciences nommées spirituelles.

Pour l'histoire ordinaire, celle des événements et des actes, il ne semble pas nécessaire qu'on accentue toujours cet intermédiaire et que l'on observe à part ces deux effets — celui du monde économique, matériel sur l'esprit — et celui, réflexe, de l'esprit sur le monde matériel. Ici, il suffit le plus souvent d'indiquer la liaison entre la cause matérielle et les résultats sociaux, dériver de la croissance des forces de production la transformation du mode de production ainsi que la lutte de classe qui l'accompagne et les révolutions politiques nécé saires à cette transformation. On procède ainsi surtout dans les résumés généraux très concis. Mais si l'on veut comprendre les productions spirituelles d'une période donnée, son idéologie, sa religion, son art, alors l'action de la société sur l'esprit humain devient le principal et alors il devient nécessaire de pénétrer profondément dans le problème de savoir comment le matériel influe sur le spirituel. Alors, ce côté du marxisme, la théorie de l'esprit, de la pensée, de la conscience doit être développée et appliquée en détail.

Mais ceci est nécessaire aussi pour l'explication de l'histoire elle-même et pour la réfutation des contradicteurs de notre doctrine. Si nous appliquons le marxisme à l'époque actuelle, à l'histoire que nous vivons et faisons, nous nous trouvons dans une position toute autre que si nous explorons le passé. Ce qui a eu lieu durant les siècles passés : l'influence de la société sur les hommes et l'effet contraire des hommes sur la société est fini : la chaîne des effets, dans laquelle l'esprit humain est un maillon intermédiaire, à chaque fois est finie. Nous voyons clairement le résultat final et la cause originale d'un côté et de l'autre. Mais la même chaîne de causes et d'effets quant à l'époque actuelle n'est pas encore terminée, nous nous trouvons au sein de son cours, innombrables sont les manières par lesquelles la société s'occupe à transformer l'esprit humain, alors que ceci n'a pas encore eu de résultat dans une action suivante, très nombreux sont les cas où la réalité nouvelle com-

mence à peine à influencer les esprits. Dans de tels cas on ne peut donc relier la cause sociale avec un résultat pratiquement social, ici, nous nous trouvons encore au sein des processus d'influence, de lent muûrissement de nouvelles conceptions, de propagande, de préparation de futures révolutions. Ici, le simple lien, qui dans l'histoire passée a été la force qui prouvait le matérialisme historique n'est pas encore trouvé ; il semble ici que dans le chaos compliqué des idées anciennes, de lutte de classes révolutionnaires, de réaction et d'apathie, notre doctrine est de toute manière contraire à la réalité. Et c'est ici qu'apparaît la question de l'action pratique (qui n'existe pas dans l'exploration de l'histoire) quel rôle joue donc notre volonté propre et notre travail dans ce processus ?

C'est un fait bien connu, que ce côté du Marxisme (pour des causes sociales bien claires) est resté trop caché durant ces derniers 50 ans. La social-démocratie a dû pendant la période parlementaire du capitalisme mûrissant se limiter à la préparation et à la propagande calme, le prolétariat n'était pas encore mûr pour l'action révolutionnaire ; donc la théorie doit surtout prouver la nécessité de la révolution socialiste de par le développement du capitalisme. De ce que la Social-démocratie n'a pas appelé à l'action, mais au contraire incité à attendre jusqu'à ce que les circonstances soient mûres, la théorie a adopté la forme d'un lien mécanique entre les causes économiques et les renversements sociaux, d'où le chaînon intermédiaire de l'activité humaine a disparu du champ de vue. Il est bien connu, et ce n'est pas pas hasard que, justement ceux des théoriciens qui ont appartenu aux orateurs d'une tactique nouvelle, plus active ont aussi théoriquement accentué le chaînon de l'esprit humain et sa liaison, passive et active, influée et influante, avec la société.

III

Toute l'action humaine s'est effectuée par l'intermédiaire de l'esprit humain. Le matérialisme historique, en tant que science de l'action humaine, doit donc être plus intimement lié avec une science spéciale de l'esprit. Son point de départ est la conception des relations entre la pensée et l'existence, elle-même embrasse une nouvelle philosophie ; sa base philosophique c'est la doctrine de l'unité du Cosmos, qui se nomme chez Marx et Engels, tout simplement Matérialisme.

L'esprit humain est entièrement déterminé à partir du monde ambiant. Tout ce que contient l'esprit, provient du monde réel ambiant, qui l'influe par l'intermédiaire des organes des sens. Dans cette thèse fondamentale du Matérialisme historique, on ne constate pas une infériorisation du spirituel sous le matériel, mais

l'Unité du spirituel avec le monde entier. Chaque partie du tout universel est déterminée entièrement par le monde extérieur, elle n'existe que par son unité avec le reste ; et son esence propre, la somme de toutes ses qualités spéciales, n'est rien d'autre que le tout, la somme des manières selon lesquelles elle est influencée par le monde extérieur et reflète cette influence, la somme de tous ces effets réciproques avec le cosmos. En la nommant « objet » nous prononcons seulement un mot, une conception comprenant toutes ces actions que nous observons comme phénomènes. Il en est aussi de même pour l'esprit humain — cette conception aussi n'est qu'un résumé d'une série infinie de phénomènes — qui est une partie du Cosmos en relations réciproques et constantes avec le reste ; de ce monde les influences coulent vers lui et inversement il réagit sur ce monde par le moyen du corps. Evidemment, ici « monde » ne signifie pas seulement monde matériel. Notre cosmos n'est pas la somme de tout ce que nous pouvons toucher ou peser, mais de tout ce qui est observable, et par suite réel. A tout ceci appartient également tout le spirituel qui se trouve dans les cerveaux humains. Evidemment, les objets imaginaires, les fantaisies n'appartiennent pas à ceci : une idée absolue ou un esprit général cosmique n'appartiennent pas au monde réel matériel ; mais les images mêmes, existant dans certains cerveaux sur cet esprit fantaisiste, les fantaisies et les chimères elles-mêmes existent effectivement, donc sont réelles, matérielles, dans le sens que nous avons attribué à ce mot. Tout ce monde réel est matériel pour notre esprit et agit comme matière pour lui. Tout ce qu'il contient est l'influence du monde ambiant et son essence spéciale n'est rien d'autre que le résumé de ses qualités, la manière selon laquelle il absorbe ces influences et les travaille.

La première et la plus grave de ces qualités c'est la faculté de rassembler : la mémoire. Comme un flot ininterrompu le processus cosmique défile devant l'esprit, comme un flot ininterrompu les influences, les effets du cosmos entrent dans l'esprit et s'y rasemblent. L'image, selon laquelle le cours du temps passe comme le câble d'un bac le long duquel il nage, toujours effleurant un point au moment même où il va s'en éloigner, n'est pas juste ; la corde infinie pendant la marche en avant est captée et s'enroule dans la cale de notre bateau. Les événements cosmiques coulent en nous et toujours nous nous renouvelons et nous transformons. Notre expérience s'enrichit toujours, le contenu de notre conscience remplit et s'aggrandit. Que fait donc l'esprit de cette masse croissante d'impressions ?

La deuxième qualité qui caractérise

l'essence de l'esprit c'est la faculté d'abstraction. La foule variée, innombrable d'impressions qui a envahi l'esprit, est élaborée et transformée en image abstraite, dans laquelle les caractères généraux des phénomènes concrets se résument en conceptions. La technique de ce processus, la relation de l'image à l'objet, l'essence des idées par opposition à la réalité, ont été expliquées avec une clarté magistrale par Dietzgen, et il n'est pas nécessaire de traiter ici ce sujet en détail. Dans l'idée est exprimé le général, l'essentiel, le commun, le constant de la partie du monde, du groupe de phénomènes dont elle est l'image ; du spécial, du divers, du changement de la réalité on a tiré une abstraction par cette méthode. La diversité infinie du Cosmos n'a pas place dans notre cerveau : c'est pourquoi l'esprit doit simplifier, par abstraction, les différences et les diversités accessoires et occasionnelles. Les idées sont par nature fermes, inflexibles, strictement limitées par opposition à la réalité, dont elles sont la cristallisation, et qui coule comme un rivière, toujours autre, infiniment diverse et multiple. Il découle de ceci, que les idées elles-mêmes ne peuvent tranquillement rester constantes sans plus, elles doivent toujours changer, se transformer, se limiter autrement., être remplacées par d'autres et ainsi s'adapter à la réalité changeante.

Sans cesse, le flot des impressions et des expériences du monde ambiant pénètre dans l'esprit, s'y rassemble, s'y élabore, s'y distille, s'y généralise en idées, conceptions, jugements, pensées, sentiments, règles qui composent le contenu de la conscience, puis, qui peu à peu disparaissent dans l'inconscient et l'oubli. Si les nouvelles impressions s'harmonisent avec l'image déjà formée, parce que le monde extérieur revient toujours sous de mêmes formes, l'image de ce concept se maconne toujours plus solidement et se pétrifie en une possession spirituelle intangible. Et elle ne se perd pas avec l'individu : dans l'habitation et le travail en commun, un échange constant d'idées s'effectue ; la représentation du monde spirituel n'est pas une possession individuelle, mais collective. La propriété spirituelle, qu'une société a acquise en un certain temps est transmise à la génération montante : durant tout le temps où les conditions de vie restent inchangées cette génération retrouve toujours le système traditionnel de concepts et d'idées, l'idéologie qui. s'harmonise avec le monde réel ; alors cette idéologie s'enfonce de plus en plus solidement et se fait de plus en plus indiscutable. Mais, voici que le monde se transforme ; de par le travail humain même, la société est toujours modifiée, reçoit toujours de nouvelles formes ; de nouvelles impressions, de nouvelles expériences pénètrent

dans l'esprit et ne se conforment pas à l'ancienne image du monde. Voici que l'esprit commence à construire à l'aide de fragments de l'ancienne propriété mêlés à de nouvelles acquisitions.

D'anciens concepts se transforment ou sont autrement définis, de nouveaux concepts se forment, des préjugés se modifient, de nouvelles conceptions, convictions se fixent; un nouveau monde naît, plus ou moins rapidement, des fragments de l'ancien, qui s'adapte plus ou moin, et de la nouvelle expérience. C'est un tel processus qui s'effectue dans l'évolution des sciences naturelles et c'est pourquoi l'image que nous nous faisons de la nature, se renouvelle et se transforme toujours. Mais il y a cependant une différence, et la voici : ici, l'évolution, le développement n'a pas lieu parce que le monde lui-même s'est transformé, mais simplement parce que notre expérience du monde se transforme sans cesse, de par l'exploration de la nature de plus en plus poussée et détaillée. En outre, ce processus évolutif se développe plus tranquillement, plus consciemment et plus objectivement, parce qu'il se situe en dehors de la lutte sociale, en dehors des passions, en dehors de la vie miséreuse des masses, parce qu'il n'est pas l'affaire des masses, mais l'objet d'étude d'une petite caste. Mais la société agit sur tous, c'est le monde véritable pour la majorité des hommes; elle impose ses influences par une violence formidable à tous, car leur vie en dépend. Sur la société, c'est-à-dire, sur sa propre vie, chacun doit se faire des idées; elles croissent spontanément, inconsciemment chez l'individu, quelquefois comme science objective, mais plus souvent sous forme d'images subjectives. Et la société, étant constamment en changement, le milieu actuellement se transforme avec une intense rapidité et il entraine même les cerveaux les plus inertes et les plus obstinés. Dans la lutte interne, dans la bataille acharnée ou dans la tranquillité de la recherche intellectuele, les pensées se révolutionnent, souvent, subitement, comme ensorcelées, quand les influences extérieures sont très fortes, souvent, cependant, lentement et d'une façon à peine perceptible. C'est dans ce processus de transformation permanente que s'effectue l'adaptation de la conscience à l'existence sociale.

Donc, si Marx nous dit que l'existence sociale détermine la conscience, cela ne signifie pas que les idées actuelles sont déterminées par la société actuelle. La réalité sociale actuelle est un élément, le monde des idées formé de la réalité précédente est un autre élément ; de ces deux éléments se forme la nouvelle conscience. Le premier compose le facteur matériel, l'effet du monde matériel, le deuxième est le facteur spirituel, la possession des idées et images déjà existantes. C'est pour cela

que les savants bourgeois, jugeant d'après l'aspect extérieur, pensent prouver ainsi la fausseté du Matérialisme Historique : ce n'est pas seulement la réalité matérielle qui détermine la pensée, mais les facteurs spirituels sont aussi importants. En pensant ainsi, ils ne portent pas leur attention sur le fait que le monde actuel n'inscrit pas son image sur une feuille de papier blanc, mais que l'image abstraite de l'effet de tous les états précédents s'est fixée dans le contenu de la conscience : la conscience est déterminée par la somme des réalités passées et actuelles. Le concept bourgeois du contenu spirituel de la conscience part en quelque sorte d'une donnée, dont on n'a pas besoin d'indiquer l'origine plus en détail, de quelque chose qui a sa source dans la « nature » de l'esprit ou dans l'existence d'un être spirituel en dehors de l'homme. La conception marxiste part de la conviction, que le contenu de la conscience doit s'être formé à partir d'un effet, d'une influence du monde réel, et il en cherche l'origine dans les conditions de vie passées des hommes. Et il n'en est pas seulement ainsi pour la conscience ; aussi pour les autres qualités de l'esprit, dans les inclinaisons et les impulsions, dans les instincts et les coutumes, qui se cachent dans les profondeurs de l'inconscient et qui apparaissent comme une mystérieuse nature humaine innée, se manifestent les impressions héritées pendant des milliers d'années depuis les temps les plus reculés.

Cette relation entre l'esprit et la société fait comprendre les causes, qui, ainsi qu'on le dit le plus souvent, empêchent et ralentissent le processus de la révolution sociale. En disant ceci, nous n'avons pas seulement en vue le fait subjectif, que ce processus s'effectue plus lentement que ne le désirent ou le pensent les révolutionnaires éminents, mais aussi le fait objectif que la réalité actuelle détermine et régit tellement peu l'esprit de la majorité des hommes. C'est pourquoi nous parlons de la puissance de la tradition comme de la grande force qui empêche tout progrès. En observant le milieu actuel, ses luttes de classes, ses croyances, son idéologie, on rencontre toujours cette force gigantesque, et, sans elle, aucune explication n'est possible. En agissant ainsi, nous ne sortons cependant pas du Marxisme, car chaque tradition elle-même est une réalité concrète, un morceau de la réalité, vivant dans les têtes humaines et déterminant leurs actes, agissant fortement sur autrui et ayant ainsi une grande influence sur les événements.

Ce qui en fait une tradition, ce qui est sa nature propre par opposition aux autres phénimènes spirituels, c'est le fait qu'elle est une réalité de nature purement spirituelle, dont les racines matérielles se trouvent dans le passé, une réalité qui ne vit

que par le passé et qui ne trouve plus d'aliment dans le monde nouveau. Comme exemples, citons deux idéologies puissantes, qui règnent le plus fortement sur les esprits des ouvriers et les retiennent hors du socialisme : la religion et le nationalisme. Comment la religion est née du mode de production primitif et petit-bourgeois, comment, pendant sa croissance, elle a constamment changé de forme et d'aspect, comment elle a été l'expression d'organisations sociales, qui ont depuis ce temps perdu toujours plus leur base sociale, tout ceci a déjà été expliqué dans de nombreux ouvrages et articles. L'idéologie nationaliste se distingue de l'autre en ce qu'elle a ses racines dans le capitalisme et est pour la bourgeoisie une réalité vivante, donc une tradition encore plus jeune et plus fraîche, qui par cela même peut agir encore plus fortement sur les ouvriers.

Il peut paraître étrange, qu'une idéologie puisse encore se maintenir aussi longtemps après que la base qui la nourrie, son fondement, la réalité qui l'a créée a disparu depuis longtemps. Cependant il en est de même pour ceci que pour tout le spirituel chez l'homme ; non seulement elle continue d'exister avec une vie propre, comme la mémoire reste après l'impression et chaque image spirituelle après une série d'impressions; mais aussi elle se renforce énormément de par l'influence spirituelle réciproque entre les hommes. De même que dans le cerveau les centres des organes des sens ne sont pas seulement touchés par les excitations extérieures mais aussi sont liés entre eux par des milliers de manières, s'influent mutuellement et créent ainsi une vie spirituelle de liaisons de pensée, qui s'effectue, en grande partie indépendamment des effets du monde xtérieur — de même, dans la société, ce qui s'est formé un jour comme idées dans les cerveaux humains, agit comme une nouvelle force sur d'autres hommes. Le monde extérieur, qui influe sur nos esprits, ne consiste pas seulement des faits multiples de la vie et du milieu, mais aussi de tout ce que les autres nous ont dit, comme précipités de leurs expériences, et de ce qu'ils — ou d'autres générations — ont mis dans les livres. Comme le son d'abord subtil d'une corde ne résonne pleinement que grâce à la caisse de résonnance, ainsi l'instruction des faits résonne sur nous comme un accord parfait du monde qui nous entoure. Les nouvelles idées, en harmonie avec la nouvelle réalité, sont propagées par ceux en qui elles sont nées, qui les premiers les ont entendues indistinctement et en ont distingué le nouveau ton ; leur forte résonnance a réveillé les esprits plus jeunes et plus inertes, leur propagation les a réunies à l'influence directe de la vie et de l'expérience, et a conduit à une compréhension plus rapide de leur essence.

De la même manière, l'ancienne idéologie se renforce par la même force et reste vivante ; par l'influence spirituelle des vieux aux jeunes, des anciens écrits sur la nouvelle génération l'ancienne vie des idées continue à résonner pendant un certain temps, même quad sa première cause matérielle a cessé. Mais si ceci dure un peu trop longtemps, elle doit périr, étant devenue un son inharmonieu. Quand une nouvelle réalité, jour après jour, imprimera ses impressions dans l'esprit, et les fera pénétrer avec force dans les cerveaux, l'ancienne idéologie cédera et, toujours plus, l'esprit devra abandonner les anciennes opinions et diriger ses idées suivant les besoins de la nouvelle société. Quelquefois ceci a lieu lentement, quelquefois, avec hésitation e seulement à moitié chemin, mais cependant arrive finalement. Car la propagation de la nouvelle idéologie puise continuellement une nouvelle force dans la réalité de la vie.

C'est ici que la rapidité du processus de révolution sociale joue un grand rôle. Dans les temps passés, alors que ce processus se développait lentement, les formes de pensée engendrées par la société se pétrifiaient en des dogmes rouillés. A des époques de transformations rapides, l'esprit est entraîné, il se fait plus souple et plus rapide, et se débarrasse des anciennes idées beaucoup plus rapidement. Les décades passées, pendant lesquelles, le capitalisme et le prolétariat devaient mûrir jusqu'au plus haut degré d'évolution ont apporté une stagnation ou un ralentissement dans le processus de révolution politique ; dans cette période apparut un ralentissement du processus d'évolution spirituelle, surtout par opposition à la création rapide d'idées progressives pendant la période qui a précédé la révolution bourgeoise. Les suites de cet état de choses furent, après la magnifique conception du marxisme, la rechute : les doutes révisionnistes, la naissance de la critique bourgeoise, dans une partie des milieux avancés, l'acceptation de dogmes rigides. Mais voici que commence une nouvelle période révolutionnaire ; et, sans doute, elle apportera également une révolution rapide des esprits, un fort renouvellement des idées, une gigantesque révolution intellectuelle.

PANNEKOEK

Etude parue en 1919 dans la Revue de NIEUWE TIJD et traduit ici de l'esperanto d'après Klaspatalo, organe de la fraction des Communistes de Conseils de l'organisation esperantiste ouvrière S.A.T. Nous l'extrayons nous-mêmes du N° 1 de "La Flamme", Revue de l'Union des Communistes Internationalistes (1946)

Le socialisme est à cette heure le seul espoir de l'humanité. Au dessus des murailles croûlantes du monde capitaliste flamboient en lettres de feu les mots du « Manifeste communiste » : *Socialisme ou chute dans la barbarie.* Rosa Luxembourg, Programme du Spartakusbund.

ANTON PANNEKOEK

La vie d'Anton Pannekoek (1873-1960) coïncide presque entièrement avec l'histoire du mouvement ouvrier moderne. Il en a connu l'essor en tant que mouvement de protestation sociale, sa transformation en un mouvement de réforme sociale et son éclipse comme mouvement de classe indépendant dans le monde contemporain. Mais Pannekoek a connu également ses possibilités révolutionnaires dans les soulèvements spontanés qui, de temps en temps, interrompirent le cours tranquille de l'évolution sociale. Il est entré marxiste dans le mouvement ouvrier, et il est mort marxiste, persuadé que s'il existe encore quelque avenir, ce sera un avenir socialiste.

UN SCIENTIFIQUE

Comme d'autres socialistes hollandais en vue, Pannekoek est issu de la classe moyenne et, comme il l'a fait remarquer une fois, son intérêt pour le socialisme provenait d'un penchant scientifique assez puissant pour embrasser à la fois la société et la nature. Pour lui, le marxisme était la science étendue aux problèmes sociaux; et l'humanisation de la science, c'était un aspect de l'humanisation de la société. Il savait concilier son goût pour la science sociale avec sa passion pour les sciences de la nature : il devint non seulement un des théoriciens dirigeants du mouvement ouvrier radical, mais aussi un astronome et un mathématicien de réputation mondiale.

Presque toute l'œuvre de Pannnckoek est empreinte de cette attitude vis-à-vis des sciences et de la philosophie de la nature et de la société. Une de ses premières publications, « Marxisme et Darwinisme » éclaire la relation entre les deux théories. L'un de ses derniers travaux, **l'Anthropogénèse**, traite de l'origine de l'homme ; « l'importance scientifique du marxisme, tout comme du darwinisme, écrivait-il, consiste à développer jusqu'à ses dernières conséquences la théorie de l'évolution, le premier dans le domaine de la société, le second dans celui du monde organique ». L'importance de l'œuvre de Darwin réside dans la démonstration que « dans certaines conditions une espèce animale se transforme nécessairement en une autre ». Le processus de l'évolution obéit à un « mécanisme », à une « loi naturelle ». Le fait que Darwin a identifié cette « loi naturelle » avec la lutte pour l'existence, analogue à la concurrence capitaliste, n'affectait pas sa théorie ; la concurrence capitaliste n'en devenait pas pour autant une « loi naturelle ».

C'est Marx qui révèle la force motrice du développement social. Le « matérialisme historique » se rapporte à la société, et bien que le monde soit à la fois nature et société — comme on le constate dans le besoin de l'homme de manger pour vivre — les lois du développement social ne sont pas des lois de la nature; et bien entendu aucune loi, naturelle ou sociale, n'est absolue. Cependant, ces lois, dans la mesure où elles se vérifient par l'expérience, peuvent être considérées comme « absolues » pour les fins de la pratique humaine. Elles excluent l'arbitraire pur et le libre choix, et se rapportent à des règles et des faits habituellement observables, qui permettent de prévoir et de donner ainsi un fondement aux activités humaines.

Avec Marx, Pannekoek affirmait que c'est « la production de la vie matérielle qui constitue la structure essentielle de la société et détermine les relations politiques et les luttes sociales ». C'est par la lutte de classes que les transformations sociales décisives se sont produites. Elles ont conduit à une élévation de la production sociale. Le socialisme implique également le développement des forces sociales de la production qui sont actuellement entravées par les rapports de classes

existants. Ce but ne peut être réalisé que par la classe des producteurs capable de fonder ses espoirs sur la naissance d'une société sans classes.

Les étapes de l'existence humaine et sociale sont liées, dans l'histoire, aux instruments et formes de production qui changent et augmentent la productivité du travail social. L'« origine » de ce processus se perd dans la préhistoire, mais on peut raisonnablement supposer qu'elle se situe dans la lutte de l'homme pour l'existence, dans un environnement naturel qui l'obligea à développer ses capacités productrices et son organisation sociale. Depuis l'écrit de F. Engels, **le rôle du travail dans la transformation du singe en homme**, toute une littérature est née autour du problème des instruments et de l'évolution sociale.

Dans l'**Anthropogénèse**, Pannekoek revint aux problèmes qu'il avait abordés dans son **Marxisme et Darwinisme.** De même qu'il y a des mécanismes qui expliquent le développement social et l'évolution naturelle, de même il doit y avoir un mécanisme qui explique l'essor de l'homme dans le monde animal. La société, l'aide mutuelle et même l'emploi des « outils » caractérisent également d'autres espèces; ce qui caractérise spécifiquement l'homme, c'est le langage, la raison et la fabrication d'outils. C'est cette dernière qui explique vraisemblablement le développement simultané du langage et de la pensée. Etant donné que l'emploi d'outils s'interpose entre un organisme et le monde extérieur, entre les stimuli et l'action, il force l'action et donc la pensée à faire un détour, à partir des impressions sensorielles par l'intermédiaire de l'outil, jusqu'à l'objet.

Sans la pensée humaine, le langage serait impossible. L'esprit humain est capable de pensées abstraites, il sait former des concepts. La vie mentale de l'homme et de l'animal dérive des sensations, qui se combinent en représentations; mais l'esprit humain sait distinguer entre les perceptions et les actes au moyen de la pensée, tout comme l'outil intervient entre l'homme et le but qu'il veut atteindre. La séparaion entre les perceptions et les actes et la conservation de perceptions passées permettent la conscience et la pensée qui établit les liaisons intermédiaires entre les perceptions et formule des théories qui s'appliquent à des actes pratiques. La science de la nature est la preuve vivante d'une relation étroite entre les outils et la pensée.

Etant donné que l'outil est un objet isolé et inerte qui peut être remplacé et amélioré sous les formes les plus variées, il assure le développement extraordinaire et rapide de l'homme. Inversement, son emploi assure le développement du cerveau humain. Par conséquent le travail est le « devenir » et l'« essence » de l'homme, quelles que soient la dégradation et l'aliénation de l'ouvrier. Le travail et la confection d'outils élève l'homme hors du monde animal au niveau des actions sociales pour se mesurer avec les nécessités de la vie.

La genèse de l'homme est un processus très long. Mais la transformation de l'homme primitif en homme moderne est relativement courte. Ce qui distingue l'homme primitif de l'homme moderne, ce n'est pas une capacité cérébrale différente, mais la différence dans l'emploi de cette capacité. Lorsque la production sociale stagne, la société stagne; lorsque la production du travail se développe lentement le changement social est également retardé. Dans la société moderne, la production sociale s'est développée rapidement en créant des nouveaux rapports de classe et en détruisant les anciens. Ce qui a déterminé le développement social, ce n'était pas la lutte naturelle pour l'existence, mais le combat social pour telle ou telle forme de l'organisation sociale.

POUR UNE SOCIETE SANS CLASSE

Dès son origine, le socialisme fut à la fois théorie et pratique. En fait, il n'intéresse pas seulement ceux qui sont censés bénéficier de la transformation du capitalisme en socialisme. Préoccupé d'une société sans classes, et de la fin de tout conflit social, et attirant des intelligences de toutes les couches de la société, le socialisme prouve par avance la possibilité de sa réalisation. Encore jeune étudiant, en sciences naturelles, et se spécialisant en astronomie, Pannekoek entra au Parti ouvrier social-démocrate de Hollande et se trouva immédiatement à son aile gauche aux côtés de Herman Gorter et Frank van der Goes.

Sous l'influence de son fondateur non-marxiste, Domela Nieuwenhuis, ce parti fut plus combatif que les organisations strictement marxistes au sein de la Seconde Internationale. Il prit une position essentiellement antimilitariste et Domela Nieuwenhuis fit campagne pour l'emploi de la grève générale pour prévenir la guerre. Il ne put trouver de majorité, et il s'aperçut très tôt qu'à l'intérieur de l'Internationale, on se dirigeait vers la collaboration de classes. Il s'opposa à l'exclusion des anarchistes de l'Internationale, et son expérience de membre du Parlement lui fit rejeter le parlementarisme comme arme de l'émancipation sociale. Les tendances « anarcho-syndicalistes » dont il était le représentant divisèrent l'organisation. Un nouveau Parti Socialiste en sortit, plus près du « modèle » de la social-démocratie allemande. Cependant, l'idéologie radicale de l'ancien Parti influença les traditions du mouvement socialiste hollandais.

Ce radicalisme traditionnel trouva son expression dans le nouvel organe mensuel du Parti « De Nieuwe Tijd », particulièrement dans les contributions de Gorter et de Pannekoek, qui combattirent l'opportunisme croissant des dirigeants du Parti. En 1909, l'aile gauche autour de Gorter fut expulsée, et ce groupe constitua une nouvelle organisation, le « parti social-démocrate ». Pannekoek se trouvait alors en Allemagne. Il enseignait dans les écoles du Parti social-démocrate allemand et écrivait pour ses publications théoriques et pour différents autres journaux, comme par exemple la « Bremer Bürgerzeitung ». Il s'associa à la nouvelle organisation de Gorter, laquelle devint plus tard, sous la direction de van Revesteyn, Wijnkoop et Ceton, le Parti communiste orienté vers Moscou.

Bien que fidèle à la tradition du « socialisme libertaire » de Domela Nieuwenhuis, l'opposition de Pannekoek au réformisme et au révisionnisme social-démocrate était d'inspiration marxiste; elle se dressait contre le marxisme « officiel » dans ses deux formes, orthodoxe et révisionniste. Dans sa forme orthodoxe, le marxisme servait d'idéologie pour masquer une pratique non-marxiste; dans sa forme révisionniste, il ruinait à la fois la théorie et la pratique marxistes. Mais la défense du marxisme par Pannekoek n'était pas celle d'un doctrinaire; mieux que quiconque il reconnut que le marxisme n'était pas un dogme, mais une méthode de pensée s'appliquant aux problèmes sociaux dans le processus réel de la transformation sociale. La théorie marxiste, dans certains aspects, n'était pas seulement dépassée par le marxisme lui-même, mais certaines de ses thèses, issues de conditions déterminées, devaient perdre leur validité lorsque les conditions changeraient.

La première guerre mondiale ramena Pannekoek en Hollande. Avant la guerre, il avait été actif à Brême, en liaison avec Radek, Paul Fröhlich et Johann Knief. Ce groupe radical, de communistes internationaux se fondit plus tard avec le Spartakus-Bund, posant ainsi les fondements du Parti communiste d'Allemagne. Des groupes opposés à la guerre trouvèrent en Allemagne leurs chefs en Karl Liebknecht, Rosa Luxembourg et Franz Mehring. En Hollande, cette opposition se groupa autour de Herman Gorter, Anton Pannekoek et Henriette Roland-Holst. A Zimmerwald et à Kienthal, ces groupes se joignirent à Lénine et à ses compagnons pour condamner la guerre impérialiste, et préconisèrent des actions prolétariennes aussi bien pour la paix que pour la révolution. La révolution russe de 1917, saluée comme le début possible d'un mou-

vement révolutionnaire mondial, fut soutenue par les radicaux hollandais et allemands malgré les divergences profondes entre eux et les léninistes.

De sa prison, Rosa Luxembourg exprimait des appréhensions sur les tendances autoritaires du bolchevisme; elle montra des craintes pour le contenu socialiste de la révolution russe au cas où l'appui d'une révolution prolétarienne à l'ouest viendrait à lui manquer. Gorter et Pannekoek partagèrent sa position d'appui critique au régime bolchevik. Néanmoins, ils travaillèrent dans le nouveau Parti communiste et pour la création d'une nouvelle Internationale. Dans leur esprit, cette Internationale devait être nouvelle non seulement de nom, mais aussi dans ses perspectives, à la fois quant au but socialiste et au moyen de l'atteindre.

La conception social-démocrate du socialisme, c'est le socialisme d'Etat qui doit être atteint par la voie de la démocratie parlementaire. Le suffrage universel et le syndicalisme sont les instruments propres à réaliser la transition pacifique du capitalisme au socialisme. Lénine et les bolcheviks, eux, ne croyaient pas à une transformation pacifique. Ils appelaient au renversement révolutionnaire du capitalisme La conception du socialisme était encore celle de la social-démocratie puisqu'elle impliquait l'emploi du parlementarisme et du syndicalisme pour atteindre le but.

L'IMPUISSANCE PARLEMENTAIRE... ET SYNDICALE

Cependant le tsarisme ne fut pas renversé par des procédés démocratiques et des actions syndicalistes. L'organisation de la révolution fut l'œuvre de Soviets développés spontanément, des conseils d'ouvriers, de paysans et de soldats. Toutefois ces Soviets et ces conseils laissèrent la place à la dictature des bolcheviks. Lénine était prêt à utiliser le mouvement des Soviets tout autant que n'importe quelle forme d'action, y compris le parlementarisme et le syndicalisme, pour atteindre à ses fins : le pouvoir dictatorial pour son Parti sous le camouflage de la « dictature du prolétariat ». Ayant atteint son but en Russie, il s'efforça de renforcer son régime avec l'aide du mouvement ouvrier révolutionnaire en Europe Occidentale; en cas d'échec, il comptait influencer suffisamment le mouvement ouvrier occidental pour s'assurer au moins son appui indirect. Vu les besoins immédiats du régime bolchevik et les idées politiques de ses chefs, l'Internationale communiste ne fut pas le commencement d'un mouvement ouvrier nouveau, mais simplement une tentative pour gagner le contrôle du mouvement ancien et de l'utiliser pour défendre le régime bolchevik en Russie.

Le social-patriotisme des organisations ouvrières de l'Ouest et leur politique de collaboration de classes pendant la guerre convainquirent les ouvriers révolutionnaires que ces organisations ne pouvaient pas être utilisées à des fins révolutionnaires. Elles étaient devenues des institutions liées au système capitaliste et elles devaient être détruites en même temps que lui. Inévitables et nécessaires lors du développement antérieur du socialisme et de la lutte et pour des buts immédiats, le parlementarisme et le syndicalisme avaient cessé d'être les instruments de la lutte de classes. Dans tous les conflits sociaux, on les trouvait du côté du capital. Aux yeux de Pannekoek, ce ne fut pas là une question de direction mauvaise à remplacer par une direction meilleure, mais une question de transformation des conditions sociales dans lesquelles le parlementarisme et le syndicalisme avaient cessé de jouer un rôle émancipateur. La crise capitaliste à la veille de la guerre posa la question de la révolution; l'ancien mouvement ouvrier ne pouvait se changer en force révolutionnaire, puisque le socialisme n'a pas de place pour les syndicats ou la démocratie bourgeoise formelles.

Partout où, pendant la guerre, les ouvriers luttèrent pour des revendications immédiates, ils durent le faire contre les syndicats, comme dans les grèves de masse en Hollande, en Allemagne, en Autriche et en Ecosse. Ils organisèrent leurs actions dans des comités d'entreprises, les shop

stewards ou des conseils ouvriers, indépendamment des syndicats existants. Dans toute situation vraiment révolutionnaire, en Russie en 1905 et de nouveau en 1917, tout comme dans l'Allemagne et l'Autriche de 1918, des conseils (soviets) d'ouvriers et de soldats surgirent spontanément et tentèrent d'organiser la vie économique et politique en étendant leur système à l'échelle nationale. Le pouvoir des conseils est la dictature du prolétariat, car les conseils sont élus au niveau de la production, les couches sociales qui ne participent pas à la production restant sans représentation. En soi, ce mouvement peut ne pas conduire au socialisme. Ainsi les conseils ouvriers allemands en donnant leur appui à l'Assemblée Nationale se sont eux-mêmes liquidés. Or, la détermination du prolétariat par lui-même suppose une organisation sociale dans laquelle le pouvoir de décision concernant la production et la distribution se trouve entre les mains des ouvriers.

Pannekoek reconnut dans ce mouvement des conseils le commencement d'un nouveau mouvement ouvrier révolutionnaire, et en même temps le début d'une réorganisation socialiste de la société. Ce mouvement ne pouvait naître et se maintenir qu'en s'opposant aux formes traditionnelles. Ces principes attirèrent la partie la plus militante du prolétariat en révolte, au grand chagrin de Lénine qui ne pouvait concevoir un mouvement échappant au contrôle du Parti ou de l'Etat, et qui s'appliquait à émasculer les Soviets en Russie. Il ne pouvait pas plus tolérer un mouvement communiste international hors du contrôle absolu de son propre parti. Par des intrigues d'abord et, après 1920, ouvertement, les bolcheviks s'efforcèrent de combattre les tendances antiparlementaires et antisyndicales du mouvement communiste, sous prétexte qu'il ne fallait pas perdre le contact avec les masses qui adhéraient encore aux anciennes organisations : Le livre de Lénine, « La maladie infantile du communisme » était surtout dirigé contre Gorter et Pannekoek, qui étaient les porte-parole du mouvement des conseils communistes. Le Congrès de Heidelberg en 1919 divisa le parti communiste allemand en une minorité léniniste et en une majorité qui adhérait aux principes de l'antiparlementarisme et de l'antisyndicalisme sur lesquels le Parti était fondé initialement. Une autre controverse venait s'ajouter à la première alors : dictature du parti ou dictature de classe ? Les communistes non-léninistes adoptèrent le nom de Parti des ouvriers communistes d'Allemagne (KAPD). Une organisation similaire fut fondée plus tard en Hollande. Les communistes de parti s'opposèrent aux communistes de conseil et Pannekoek se rangea aux côtés des seconds. Ceux-ci assistèrent au 2e Congrès de la 3e Internationale en qualité de sympathisants. Les conditions d'admission dans l'Internationale — subordination totale des diverses organisations nationales à la volonté du Parti russe — sépara complètement le jeune mouvement des conseils de l'Internationale communiste.

L'action de l'Internationale communiste contre l'« ultra-gauche » fut la première intervention directe du Parti russe dans la vie des organisations communistes des autres pays. Le mode de contrôle ne changea jamais. En réalité, le mouvement communiste mondial tout entier passa sous le contrôle russe conformément aux besoins spécifiques de l'Etat bolchevik. Bien que ce mouvement n'ait jamais réussi, comme le prédirent Pannekoek et Gorter, à conquérir les syndicats occidentaux ni à dominer les vieilles organisations socialistes en séparant la base des dirigeants, il détruisit l'indépendance et le caractère radical du jeune mouvement communiste des conseils. Grâce à l'énorme prestige d'une révolution politique victorieuse, et à la faillite de la révolution allemande, le Parti bolchevik gagna aisément une grande majorité du mouvement communiste aux principes du léninisme. Les idées et le mouvement du communisme des conseils déclinèrent progressivement et disparurent pratiquement avec la montée du fascisme et la deuxième guerre mondiale.

PREMIER SYMPTOME CONTRE-REVOLUTIONNAIRE DU BOLCHEVISME

Alors que la lutte de Lénine contre l'« ultra-gauche » était le premier symptôme des tendances « contre-révolutionnaires » du bolchevisme, le combat de Pannekoek et de Gorter contre la corruption léniniste du nouveau mouvement ouvrier fut le commencement d'un antibolchevisme d'un point de vue prolétarien. Et c'est là, naturellement, le seul antibolchevisme conséquent. L'antibolchevisme bourgeois est l'idéologie courante de la concurrence capitaliste des impérialismes qui change selon les rapports de forces nationaux. La République de Weimar par exemple combattit le bolchevisme d'une part et en même temps conclut des accords secrets avec l'Armée Rouge et des accords commerciaux ouverts avec les bolcheviks afin de soutenir sa propre position politique et économique dans la concurrence mondiale. Il y a eu le pacte Hitler-Staline et l'invasion de la Russie. Les alliés occidentaux d'hier sont aujourd'hui ennemis dans la guerre froide, pour ne mentionner que la plus évidente des inconséquences qui sont en fait la politique du capitalisme, déterminée uniquement par les intérêts du profit et du pouvoir.

L'antibolchevisme suppose l'anticapitalisme, puisque le capitalisme d'Etat bolchevik n'est qu'un type de capitalisme. Bien entendu, en 1920, le phénomène était moins visible qu'aujourd'hui. L'expérience du bolchevisme peut nous servir de leçon pour savoir comment le socialisme ne peut pas être réalisé. Le contrôle des moyens de production, propriété privée transférée à l'Etat, la direction centrale et antagonique de la production et de la distribution laissent intacts les rapports capital-travail en tant que relation entre exploiteurs et exploités, maîtres et sujets. Ce développement conduit uniquement à une forme plus moderne du capitalisme, où le capitalisme n'est plus indirectement mais directement la propriété collective d'une classe dominante à base politique. Le système capitaliste tout entier va dans cette direction et réduit ainsi l'« antibolchevisme » capitaliste à une simple lutte impérialiste pour le contrôle du monde.

Rétrospectivement, on n'a pas de peine à comprendre que les divergences entre Pannekoek et Lénine ne pouvaient être résolues à coup d'arguments. Toutefois, en 1920, un espoir restait permis : que les travailleurs occidentaux suivent une voie indépendante, non pas vers un capitalisme d'un nouveau genre, mais vers son abolition. Répondant à la « Maladie Infantile » de Lénine, Gorter s'efforça de convaincre les bolcheviks de leurs « erreurs » de méthode, en soulignant la différence des conditions socio-économiques entre la Russie et l'Occident ; la tactique qui amena les bolcheviks au pouvoir en Russie ne pouvait pas s'appliquer à une révolution prolétarienne en Occident. Le développement ultérieur du bolchevisme montra cependant que les éléments bourgeois présents dans le léninisme n'étaient pas dus à quelque « théorie fausse », mais avaient leur source dans le caractère de la révolution russe elle-même. Elle avait été conçue et accomplie comme une révolution capitaliste d'Etat, appuyée sur une idéologie pseudo-marxiste.

Dans de nombreux articles publiés dans des journaux communistes antibolcheviks, et jusqu'à la fin de sa vie, Pannekoek s'efforçait d'élucider la nature du bolchevisme et de la révolution russe. De même que dans sa critique antérieure de la social-démocratie, il n'accusa pas les bolcheviks d'avoir « trahi » les principes de la classe ouvrière. Il montra que la révolution russe, tout en étant une étape importante dans le développement du mouvement ouvrier, tendait uniquement vers un système de production qui pouvait être appelé indifféremment socialisme d'Etat ou capitalisme d'Etat. La révolution ne trahit pas ses propres buts, pas plus que les syndicats ne « trahissent » le syndicalisme. De même qu'il ne peut pas y avoir d'autre type de syndicalisme que le type existant, de même on ne doit pas s'attendre que le capitalisme d'Etat fût autre chose que lui-même.

La révolution russe fut cependant menée sous la bannière du marxisme et l'Etat bolchevik est considéré généralement comme un régime marxiste. Le marxisme et bientôt le marxisme-léninisme-stalinisme restèrent l'idéologie du capitalisme d'Etat russe. C'est pour montrer ce que signifie réellement le « marxisme » du léninisme que Pannekoek entreprit un examen critique de ses fondements philosophiques en publiant en 1938 son **Lénine philosophe.** Lénine avait exprimé ses idées philosophiques dans **Matérialisme et empiriocriticisme,** paru en russe en 1908 et traduit en allemand et en anglais en 1927. Autour de 1904, certains socialistes russes, Bogdanov en particulier, s'étaient tournés vers la philosophie naturaliste occidentale, notamment vers les idées de Ernst Mach qu'ils essayaient de combiner avec le marxisme. Ils eurent quelque influence dans le Parti socialiste russe, et Lénine s'employa à la détruire en attaquant sa source philosophique.

Marx avait appelé son système de pensée matérialisme, sans donner à ce terme un sens philosophique. Il visait simplement la base matérielle de toute existence et de toute transformation sociale. Pour en arriver à cette conception, il avait rejeté aussi bien le matérialisme philosophique de Fuerbach que l'idéalisme spéculatif de Hegel. Pour le matérialisme bourgeois, la nature est une réalité objectivement donnée et l'homme est déterminé par des lois naturelles. Ce qui distingue le matérialisme bourgeois du matérialisme historique, c'est cette confrontation directe de l'individu et de la nature extérieure, de l'incapacité de voir, dans la société et dans le travail social, un aspect indissoluble de la réalité totale.

Le matérialisme bourgeois et la philosophie naturaliste avait soutenu à ses débuts que l'expérience sensorielle, base de l'activité intellectuelle, permettait d'aboutir à une connaissance absolue de la réalité physique, constituée prétendûment par la matière. Dans leur tentative de relier la représentation matérialiste du monde objectif au processus de la connaissance lui-même, Mach et les positivistes niaient la réalité objective de la matière en montrant que les concepts physiques doivent être construits à partir de l'expérience sensorielle conservant ainsi leur caractère subjectif. Ceci dérangeait beaucoup Lénine, étant donné que pour lui la connaissance était uniquement le reflet d'une vérité objective, et qu'il n'y avait de vérité que matérielle. Il considérait l'influence de Mach dans les milieux socialistes comme une corruption du matérialisme marxiste. Dans son esprit, l'élément subjectif dans la théorie de la connaissance de Mach était une aberration idéaliste et une tentative délibérée de ressusciter l'obscurantisme religieux.

Il est vrai que le progrès de la critique scientifique avait eu ses interprètes idéalistes qui pouvaient satisfaire les esprits religieux. Certains marxistes se mirent à défendre le matérialisme de la bourgeoisie, autrefois révolutionnaire, contre le nouvel idéalisme, ainsi que la nouvelle science de la classe capitaliste installée au pouvoir. Lénine attribuait une grande importance à ce fait, puisque le mouvement révolutionnaire russe, qui était à la veille d'une révolution bourgeoise, utilisait largement dans sa lutte idéologique les arguments scientifiques et philosophiques de la bourgeoisie occidentale naissante.

L'OPPOSITION A LENINE

En confrontant l'attaque de Lénine contre l'empiriocriticisme avec son contenu scientifique, Pannekoek révéla non seulement que Lénine avait déformé les idées de Mach et d'Avenarius, mais aussi qu'il était incapable de critiquer leur œuvre d'un point de vue marxiste. Lénine attaquait Mach non point du point de vue du matérialisme historique, mais en se plaçant sur le terrain du matérialisme bourgeois, scientifiquement moins développé. Pannekoek voyait, dans cet emploi du matérialisme bourgeois pour la défense du « marxisme », une preuve supplémentaire du caractère mi-bourgeois, mi-prolétarien du bolchevisme et de la révolution russe elle-même. Ce matérialisme s'accordait avec une conception du « socialisme » comme capitalisme d'Etat

ritaires à l'égard de toute organisation spontanée, avec le principe anachronique et irréalisable de l'autodétermination nationale, et avec la conviction de Lénine que seule, l'intelligentsia bourgeoise est capable de développer une conscience révolutionnaire, ce qui la destine à guider les masses. Ce mélange du matérialisme bourgeois et de marxisme révolutionnaire, qui caractérisait la philosophie de Lénine, réapparut avec la victoire du bolchevisme, mélange de pratiques néo-capitalistes et d'idéologie socialiste.

Toutefois, la révolution russe était un événement progressif d'une signification énorme, comparable à la Révolution française. Elle révélait en même temps que le mode de production capitaliste n'est pas limité au rapport de propriété privée prédominant dans sa période libérale. Par suite du reflux de la vague révolutionnaire à la veille de la première guerre mondiale, le capitalisme se consolidait, à nouveau, en dépit des conditions de crise sérieuses, en donnant plus d'importance aux interventions de l'Etat dans l'économie. Dans les nations capitalistes moins vigoureuses, ce phénomène prit la forme du fascisme, et l'on vit s'intensifier les politiques impérialistes qui menèrent finalement à la seconde guerre mondiale. Plus encore que la première, cette seconde guerre montra clairement que le mouvement ouvrier qui subsistait n'était plus un mouvement de classe, mais qu'il faisait partie intégrante des divers systèmes nationaux du capitalisme contemporain.

C'est dans la Hollande occupée pendant la seconde guerre mondiale que Pannekoek prit la plume pour composer **Workers's Councils**. L'ouvrage était terminé en 1947. Il résumait l'expérience d'une vie en ce qui regarde la théorie et la pratique du mouvement ouvrier international, ainsi que le développement et la transformation du capitalisme dans les divers pays et dans son ensemble. Cette histoire du capitalisme, et de la lutte contre le capitalisme, finit sur le triomphe d'un capitalisme revivifié quoique changé. La fin de la seconde guerre mondiale a vu les intérêts de la classe travailleuse entièrement assujettis aux impératifs de concurrence des deux systèmes capitalistes rivaux, qui se préparent pour un nouveau conflit. A l'Ouest, les organisations des travailleurs sont restées en place, mais elles cherchent, au mieux, à remplacer tout simplement le monopole par le capital d'Etat. Quant au soi-disant mouvement communiste mondial il met ses espoirs en une révolution planétaire sur le modèle russe. Dans l'un et l'autre cas, le socialisme se confond avec la propriété publique, l'Etat étant maître de la production et les travailleurs demeurant aux ordres d'une classe dirigeante.

L'effondrement du capitalisme ancienne manière, ce fut aussi la chute du vieux mouvement ouvrier. Ce que l'on appelait socialisme se révèle être un capitalisme durci. Cependant, au contraire de la classe dirigeante, qui s'adapte rapidement aux conditions nouvelles, la classe ouvrière se trouve dans une situation d'impuissance, et sans espoir à l'horizon : elle adhère toujours aux idées et aux activités traditionnelles. Or, les changements économiques ne provoquent des changements de conscience que graduellement, et il s'écoulera peut-être un assez long temps avant que surgisse un nouveau mouvement ouvrier, adapté aux nouvelles conditions, car la tâche des travailleurs demeure inchangée : c'est d'abolir le mode de production capitaliste, c'est d'accomplir le socialisme. Pour atteindre ce but, il faudra que les travailleurs s'organisent et organisent la société de façon que la production et la distribution obéissent à un plan social, élaboré par les producteurs eux-mêmes. Ce mouvement ouvrier, quand il se lèvera, reconnaîtra ses origines dans les idées du communisme de conseils et dans celles d'un de ses représentants les plus rigoureux : Anton Pannekoek.

Paul MATTICK.

Imprimerie Massilia - Dépôt légal n° 47/68